

Chronique Théâtre - Dominique Mussche - 05/03/2010

Lars Noren, on le sait, est un auteur suédois né en 1944 (pour situer les choses) que l'on rapproche souvent de Strindberg et de Tchekhov. Et en effet, comme eux, il creuse au coeur des angoisses existentielles et familiales pour en dévoiler les dysfonctionnements. C'est le cas ici encore. Noren campe un drame familial secret. Il y a le père, un ancien ouvrier qui est malade, la mère qui veille sur lui, la fille adolescente qui s'ennuie et puis le fils, qui revient. Mais pourquoi était-il parti? C'est la question qui traverse le spectacle. Il y a des non-dits, comme chez Tchekhov. Tout est dans le non-dit. Les personnages se retranchent derrière les mots du quotidien, anodins en apparence mais lourds de sens. Et au centre de la pièce, il y a ce père, qui abuse de son pouvoir de père. Il y a un inceste suggéré, ça, c'est la fille et aussi les performances sportives imposées au fils. Mais tout cela est suggéré, le spectateur le découvre peu à peu à travers une temporalité bousculée puisque chronologiquement, la deuxième scène précède la première. Un spectateur qui devient voyeur, assimilé par Noren à ces voisins qui reviennent comme un leitmotiv dans la pièce, et dont les personnages craignent sans cesse le regard. Ce non-dit se traduit par une écriture minimaliste trouée de silences. Isabelle Pousseur a travaillé très subtilement sur cette économie de mots en complicité avec les quatre comédiens et le scénographe, Michel Boermans. Un travail sur le décalage aussi. Le décalage entre le drame d'une part, et la banalité des propos, ce qui fait qu'on rit très souvent. Décalage visuel aussi. Plutôt que de plonger la scène dans une atmosphère sombre, on la sature de lumière et de couleurs, il y a le blanc des murs, le vert du gazon artificiel. Bref, un travail tout à fait intéressant, à partir d'un texte qui n'est peut-être pas le meilleur ni le plus original de Lars Noren.